Zeitschrift: Schweizer Film = Film Suisse : offizielles Organ des Schweiz. Lichtspieltheater-Verbandes, deutsche und italienische Schweiz

Herausgeber: Schweizer Film

Band: 6 (1940)

Heft: 83

Artikel: Le scénario : conte radiophonique de Monsieur Henri Tanner, à Genève, qui a bien voulu nous autoriser à le reproduire dans notre journal

Autor: Tanner, Henri

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-732823

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Art. 4. Les journeaux, revues, agences d'information par l'image, établissements de clichage, imprimeries et autres entreprises semblables du pays ne sont autorisés à accepter, pour la reproduction ou la publication, que des images filmées:

a) provenant d'un film qui a été examiné en application de l'art. 1 des «Prescriptions générales concernant la censure des films cinématographiques» du 20 septembre 1939, de la Division Presse et Radio à l'Etat-Major de l'armée, et qui est muni du certificat de censure délivré par cet office;
b) portant la mention «Publication autorisée» avec le timbre de la Division Presse et Radio de l'armée, Section Film.

Art. 5. Est punissable conformément au Code pénal militaire, en particulier aux art. 107 et 108 du Code pénal militaire du 23 juin 1927 (désobéissance à des ordres généraux et spéciaux) tout acte ou négligence enfreignant les présentes prescriptions ou les instructions édictées sur la base de ces prescriptions, par les autorités compétentes.

Art. 6. La Section Film de la Division Presse et Radio à l'Etat-Major de l'armée est chargée de l'exécution des présentes prescriptions et de la réglementation de leur application.

L'autorisation prévue par l'art. 1 est donnée par la Section Film sous forme de «Carte de légimitation pour reporters cinématographiques».

Art. 7. Les décisions de la Section Film peuvent faire l'objet d'un recours à la Division Presse et Radio à l'Etat-Major de l'armée qui fixe la procédure.

Art. 8. Les présentes prescriptions entrent en vigueur le 6 novembre 1939.

Par ordre du Commandant
en chef de l'armée:
Le Chef de l'Etat-Major général:
LABHART.

Destinataires:

Tous les Commandants de troupes (y compris des troupes licenciées), jusqu'à l'unité, pour donner connaissance à la troupe,
Division Presse et Radio à l'Etat-Major de l'armée,
Commandements ter. 1—12.
Commandements des villes Bâle, Genève, et Zurich,
Maisons et entreprises indiquées à l'art. 4,

à titre d'information:

Département militaire fédéral,
Chancellerie de l'Etat-Major de l'armée,
Sous-chef d'E.-M. pour le service de l'arrière,
Chef de la Section des services territoriaux,
Inspecteurs ter. 1, 2 et 3 C.A.,
Commandements des C.A. 1, 2 et 3,
Commandements des divisions 3 et 9,
Commandement de la Brig. Mont. 11,
Commandement Trp. Av. et D.C.A.,
Département fédéral de l'Intérieur,
Chambre suisse du cinéma.

En 3 jours
Fric-Frac
a fait au
Cinéma Métropole
Lausanne
fr: 12963.90
Cinq novemb. 1939
Fuchs
ad. tel:

Le scénario

Conte radiophonique de Monsieur Henri Tanner, à Genève, qui a bien voulu nous autoriser à le reproduire dans notre journal.

Le directeur, entouré d'appareils téléphoniques et de dactylos blondes, mâchait rageusement un cigare américain. Il était de fort mauvaise humeur et disait à l'ingénieur du son:

«Mon garçon, vos appareils ne sont pas au point. La vedette, qui a une voix en or, parle comme si vous lui aviez enduit les cordes vocales avec du fart pour les skis. Le jeune premier, de ténor qu'il était, est devenu basse profonde. Mon ami, j'exige que cela change, car si un ingénieur du son ne s'y connaît pas en son, et si son son n'a pas le son .... ah! au diable, mon ami, réglez vos appareils sinon je vous envoie chercher un emploi de directeur dans un asile de sourds.»

Il alluma son cigare et d'un geste coupant, il balaya l'ingénieur du son. Ce fut au tour de sa secrétaire de passer à la douche.

«Venez ici, miss Dolly.»

La blonde secrétaire, ondulant dans une gaîne de soie noire, s'approcha. Elle laissa tomber de ses paupières un regard Dietrich et de sa bouche très Joan Crawford elle dit:

«Voilà patron.»

«Ah! Mademoiselle, hurla le directeur, vous n'avez aucune notion du classement. Vous dactylographiez avec une lenteur désespérante et avec vous, tout est à refaire. Où donc avez-vous appris à travailler?» Elle ne répondit pas, mais retira de la bouche du directeur le cigare qui obstruait le passage des paroles. Et elle s'en fut, très digne, avec des ondulations énervantes. Le patron, un instant interloqué, reprit peu à peu ses esprits. Il cria:

«Qui est-ce qui commande ici?»

Il n'obtînt pas de réponse. Sur ces entrefaites, le secrétaire s'approcha:

«Patron, c'est le type qui vous apporte le scénario.

«Faites entrer.»

Puis il dit aussitôt au jeune homme qu'on venait d'introduire:

«Asseyez-vous, mon ami. Mais soyez bref.»

«Eh! bien voilà, dit le jeune homme, mon scénario est simple. Il est surtout très dynamique. C'est l'histoire d'un jeune homme

de bonne famille qui a choisi le métier de photographe. Alors il fait des photographies. Un jour, une cliente se présente à son studio. Elle est jeune et jolie. Mais elle est mariée. Il la photographie. Follement amoureux d'elle, il garde sur lui une copie de la photo. Un jour, dans un restaurant, il laisse tomber la photo de sa poche. Le mari de la dame voit cela, entre dans une colère qui sera accompagnée par l'orage de Guillaume-Tell et il asomme celui qu'il croit être l'amant de Madame. Gros émoi dans le restaurant. On arrête le mari. Divorce. Mariage du photographe et de la dame. Et voilà.»

«Mon ami,» dit le directeur, «votre scénario ne manque pas d'originalité. J'aime beaucoup le truc de la photo. Mais permettez-moi de vous faire remarquer que votre histoire est conçue un peu trop conventionnellement. Ce n'est pas assez cinéma. Quelques retouches s'imposent. Vous allez récrire ce scénario de la façon suivante. Le jeune homme ne sera pas seulement photographe, mais aussi un ancien chanteur d'orchestre argentin. Alors, tout en photographiant sa cliente, qui sera bien entendu en cuissettes, il chantera un air qui nous est resté pour compte, que je dois absolument placer et qui a pour titre: J'aime tes yeux couleur sulfate de cuivre. Il y a trois strophes. C'est très bien et il faut un chant. Ça donne plus de relief à la photographie ... et c'est plus parlant. Le jeune homme expose ses sentiments à la jeune femme qui, pour lui montrer qu'elle n'y est pas insensible, fait un numéro de claquettes avec l'assistant du photographe, un nègre si possible. Séparation. Bar. Scène du restaurant. Le jeune homme, qui mange seul avec son amour, sort la photo de la dame en question. Il la place devant lui, contre son verre, et chante quelque chose dans ce genre: Parlez-moi d'amour ... ou bien: Je t'ai donné mon cœur.

Le mari, assis à la table, à côté, voit la photo. Il renverse la table, pousse le maître d'hôtel au bas de l'escalier et assomme le photographe qui va rouler dans les jambes d'un saxophoniste. Bagarre. Deux clans se forment. Lustres brisés; obscurité! Arrivée des gangsters! Hurlements des sirènes. Claquements des revolvers. Enfin bref, un beau chahut, bien tassé, qui fasse plus de bruit que le tremblement de terre de San Francisco.

Le mari, arrêté, est identifié. C'est Jef Thomson, le cambrioleur mondain qui a ravi les bijoux de la princesse Pouponlafélof. Procès. Séance de tribunal. L'avocat meurt d'une attaque. Le mari, condamné, part pour le bagne sur une mer démontée.

Le photographe est à l'hôpital. Tenez, pour corser, on lui fait une transfusion de sang. Belles visions d'hôpital. Un petit documentaire. Mais pour éviter le genre trop scientifique, les infirmières seront des girls qui, gantées de caoutchouc, danseront une rhumba qu'on pourrait appeler: la rhumba chirurgicale.

Le photographe est guéri. Il retrouve la dame qui entre temps a divorcé. Départ pour Hawaï. Guitares hawaïennes, danses, baiser en fondu dans les cocotiers. Coucher de soleil sur la mer. Point d'orgue. Voilà mon ami comment on conçoit le scénario d'un film commercial: durée 1 h. 20; coût: deux millions de dollars, deux accidents mortels, treize vedettes. Personnellement, je trouve ce film idiot. Mais le public aime ça. Alors je ne discute pas: je fabrique et je vends. Si on vous dit que le cinéma est un art, dites-vous aussi que les macaronis et les purées de tomates sont un art.»

«Le cinéma, dit le directeur en reconduisant son nouveau fournisseur de scénarios, est un art, si vous voulez, mais dans le genre de l'art culinaire. Tout est dans la cuisson, l'assaisonnement et la sauce. Il faut pour le cerveau les mêmes ménagements que ceux qu'on prend pour l'estomac. J'ai lancé le film de terreur, ça n'a pas marché. J'ai lancé le film éducatif: j'ai fait faillite. Aujourd'hui, je lance le film diététique et léger. Par léger, j'entends qu'il est de peu de poids.»

Le directeur se frottant les mains, pénétra dans le studio 24 où l'on tournait un drame. Le metteur en scène, fou furieux, insultait la vedette:

«Monsieur le Directeur, fichez-moi cette fille à la porte, elle s'obstine à mourir en rigolant!

H. T.

En dessinant Harry Baur

Ce soir-là, les étoiles brillaient parmi nous. C'était une de ces soirées comme le Paris d'avant la guerre en prodiguait à tous les curieux. Une soirée faite de longues discussions, de nombreuses surprises, du sourire des femmes jolies comme des déesses et de la notoriété des hommes.

Les étoiles du cinéma et du théâtre émaillaient un parterre de journalistes et de privilégiés. A ma gauche, Corinne Luchaire disparaissait sous l'ampleur de ses renards. A ma droite, Gabin fumait sa vingtième cigarette en rêvant d'évasion. Devant moi, une charmante jeune Anglaise demandait un autographe à Marie Bell tandis que Gaby Morlay échappée du studio, l'instant d'avant, se refaisait un maquillage d'honnête femme. Derrière moi, j'entendais Tino Rossi qui, heureusement, ne chantait pas, mais faisait la cour à Mireille Balin.

Tout à coup un «le voici!» anima la salle: Harry Baur était entré. Il regarda la salle, sourit un peu, avec une lassitude de grand acteur, et vint s'asseoir à quelques mètres de mon fauteuil. D'un coup d'œil, je lisais sur son visage toutes les passions des hommes, tous leurs espoirs, toutes leurs luttes et toutes leurs joies. Il sait les exprimer tous, d'un seul coup de paupière, car Harry Baur joue de la paupière et de la lippe comme d'autres de leur sourire. Sa personnalité, elle est enfermée dans ces quelques centimètres carrés qui s'arrondissent sous les sourcils et dans le rictus qui encadre la bouche. Hors de ces lieux-là, Harry Baur joue comme un bon élève de n'importe quel conservatoire. Avec un geste solennel, il prend sa montre dans la poche de son gilet, avec un geste non moins classique, il hausse les épaules, quand d'aventure le rôle qu'il interprète exige de lui un signe muet de négation. Tout cela est bien classique. Ce qui n'appartient qu'à lui, je le voyais, là, à portée d'œil.

Quand je pense que ce gaillard-là vous dit: «Je t'aime!» ou «Je te hais!» d'un seul plissement de paupières, je ne puis qu'admirer. Il vous crache son mépris d'un relèvement de lèvres. D'un rictus, il vous dit sa joie de vous retrouver après plusieurs semaines de séparation. C'est net, propre: il n'y a rien à retrancher, rien à ajouter. Et quelle voix! Aussi profonde que celle des enfers, aussi rocailleuse que celle d'un torrent, aussi chaude que celle de l'été. Une voix dont il joue avec une aisance que l'étude seule n'explique pas. Il faut une sorte d'acrobatie pour changer, comme il le fait, son registre. Quand il soupire, il peut faire trembler un lampadaire, tant est grande sa puissance. Quand il entre en colère, mieux vaut ne pas être sa victime: il frémit et tout son être s'enflamme. Ce n'est plus un homme, c'est une torche.

Puis, il rêve, car Harry Baur sait rêver. C'est, pour lui, un besoin aussi essentiel que manger, jurer ou serrer la main d'un ami.

Puis il est intelligent. Il faut l'être pour interpréter ses rôles avec tant d'aisance et de facilité. Il faut l'être pour donner l'impression de vie tout en restant immobile et pour libérer sur scène, à n'importe quelle seconde, une passion, une jalousie ou une colère. Et le tout, juste de ton, de sonorité et d'effets.

Tout cela, je le lisais sur son visage. Mon crayon courait sur la feuille blanche et s'arquait pour partir de la nuque et arriver d'un seul trait aux sourcils. Il notait une foule de détails qu'il faut, dans la suite, synthétiser et réduire au minimum. Il cherchait des rapports qui, bien équilibrés, donnent d'un visage une complète explication. On va sur ces visages-là en découverte comme sur un terrain: ici le nez arrête la curiosité et dit son mystère; là, la bouche contient tant d'amertume que le cœur se met à battre et l'œil va toujours à la rencontre de l'autre œil avec